

La beauté du monstre

Maldoror-Paysage

Marie-Andrée Brault

Number 133 (4), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brault, M.-A. (2009). Review of [La beauté du monstre / *Maldoror-Paysage*]. *Jeu*, (133), 10–11.

Maldoror-Paysage

TEXTE LAUTRÉAMONT / MONTAGE DU TEXTE ET MISE EN SCÈNE OLIVIER KEMEID

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE / DÉCOR JONAS VEROFF BOUCHARD

COSTUMES ROMAIN FABRE / CONCEPTION SONORE PHILIPPE BRAULT / ÉCLAIRAGES ERWANN BERNARD

AVEC MATHIEU GOSSSELIN, PIERRE LIMOGES, JEAN-FRANÇOIS NADEAU, VINCENT-GUILLAUME OTIS ET ELKAHNA TALBI.

PRODUCTION DES TROIS TRISTES TIGRES, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 9 AU 25 AVRIL 2009.

MARIE-ANDRÉE BRAULT LA BEAUTÉ DU MONSTRE

Une part de l'œuvre d'Olivier Kemeid se façonne à même les grands textes. Avec sa compagnie les Trois Tristes Tigres, il s'est cette fois attaqué à une œuvre fulgurante parce que brutale, éblouissante et inclassable, *les Chants de Maldoror*. À la différence de spectacles antérieurs où le texte – réécriture, réappropriation d'une œuvre ou de l'univers d'un auteur – était signé Kemeid, le programme attribue la seule paternité de la partition à Lautréamont. Mais résumer à la mise en scène l'apport de Kemeid au spectacle minimise indûment le minutieux bricolage auquel il s'est livré. Le texte de Lautréamont, pour célèbre qu'il est, n'est certes pas celui qui se prête le plus aisément au passage à la scène. Voilà pourquoi, sans doute, Kemeid le triture-t-il, amalgamant des passages issus de différents chants, revoyant la chronologie initiale de l'œuvre, morcelant la parole pour que différentes figures s'en emparent. Infidèle à l'architecture initiale, mais respectueux des débordements ducassiens, le spectacle fait le pari de la déconstruction, de la rupture, de la discontinuité, du jaillissement d'une voix indomptable. Le nom donné au projet, *Maldoror-Paysage*, se fait l'écho des « pièces-paysages » telles qu'envisagées par Gertrude Stein ou Michel Vinaver, mais s'inscrit aussi dans la lignée de certains titres de Heiner Müller, lui-même lecteur de Lautréamont : « J'aimerais que mon père ait été un requin/ Qui eût déchiré quatre baleiniers/ (Et dans leur sang

j'aurais appris à nager)/ Ma mère une baleine bleue mon nom Lautréamont/ Mort à Paris/ 1871 inconnu¹ ».

Maldoror : plusieurs corps, une parole

Kemeid fragmente la parole de Maldoror, la répartit tout en conservant essentiellement deux personnages forts qui la porteront.

D'abord, le maître des cérémonies, incarné avec délectation par Mathieu Gosselin. Le pluriel, ici, a son importance. Transcendant le rôle traditionnel de maître de cérémonie, qu'il évoque, de fait, il préside aux étranges rites barbares et cruels, préludes à un engloutissement dans le Mal dont Maldoror cherche à extirper le diamant noir. Ce narrateur, occupant pour la plus grande part de la représentation un espace confiné et surélevé, guide le spectateur, s'adresse directement à lui comme le fait Maldoror pour son lecteur dans le texte de Lautréamont. Tout à la fois jovial et repoussant, il fait de l'horreur et du meurtre un banal sujet de conversation de cuisine, s'affairant à couper des légumes et à les faire cuire sur scène. Les odeurs qui se répandent dans le théâtre réconfortent et rebutent tout à la fois. Si ce procédé qui tire le spectateur hors représentation n'étonne plus tout à fait,

1. Dans *Poèmes 1949-1995*, paru chez Christian Bourgois.

il se révèle ici efficace dans la mesure où il rend sensible le mélange d'attraction et de répulsion à l'œuvre chez Lautréamont.

Ensuite, Isidore, figure centrale, héros meurtri et meurtrissant de cette fable douloureuse. Pierre Limoges en donne une incarnation forte. Il propose un personnage inquiétant de calme, de douceur composée dans les gestes et la voix. Presque détaché du réel, Isidore semble appartenir à un hors monde, habiter une dimension insoupçonnée du sentiment humain. La violence effroyable à laquelle il se livrera par à-coups n'en sera que plus saisissante.



« Il est parfois difficile de distinguer le bouffon du mélancolique. » Voilà sans doute pourquoi l'imagerie du spectacle et plus particulièrement du cirque, est convoquée. Un cirque inquiétant, détraqué, qui propose, outre un MC décadent, un dompteur de puces (pour le célèbre passage sur le pou) et un combat extrême où le Mal, habillé en lutteuse flamboyante, provoque son adversaire Isidore selon les codes propres à la WWF (World Wrestling Federation). Le recours fréquent au micro, efficace dans cette scène, peut paraître ailleurs superflu. Son utilisation répétée amenuise sa portée, surtout, me semble-t-il, dans la narration.



Maldoror-Paysage, textes de Lautréamont dans une mise en scène d'Olivier Kemeid. Spectacle des Trois Tristes Tigres, présenté à l'Espace Libre au printemps 2009. Sur les photos : À GAUCHE, Mathieu Gosselin et Elkahna Talbi, À DROITE, Elkahna Talbi et Pierre Limoges. © Jonas Veroff Bouchard.

Isidore croisera sur sa route des personnages déjà présents chez Lautréamont ou des « incarnations », des figures issues du travail de montage du texte, qui porteront la parole de Maldoror. Pour ce faire, Kemeid a choisi des acteurs polyvalents dont la présence vive sert admirablement la fureur du texte. Vincent-Guillaume Otis, Jean-François Nadeau et Elkahna Talbi se transforment et jouent tantôt les victimes déboussolées de la rage d'Isidore, tantôt une faune agitée et disparate, incarnation du Mal et de la transgression. Une révélation du spectacle est sans contredit Elkahna Talbi, connue aussi comme slameuse sous le nom de Queen Ka. Son appropriation du texte, la force d'impact de sa façon de scander, de faire claquer les mots de Lautréamont étonne et donne un tour nouveau à des passages que l'on croyait pourtant connaître. Son jeu physique, qui mérite aussi d'être souligné, a su tirer parti des trouvailles du concepteur des costumes, Romain Fabre.

Paysage

Maldoror-Paysage est en effet un spectacle d'une grande cohésion, et les différents concepteurs doivent être salués au même titre que ceux dont le nom occupe le haut de l'affiche. Quand Talbi arrive, un immense sac à main sur la tête en guise de masque, c'est l'image la plus frappante qui soit du crapaud qui surgit. L'inventivité empreinte de dérision des costumes de Fabre concourt à la vision suggérée par Kemeid et si bien résumée dans le texte :

Plus largement, la richesse sonore du spectacle mérite d'être soulignée. Philippe Brault crée une atmosphère trouble dans une facture très actuelle. Sa conception sonore revêt un intérêt en soi, qui dépasse le cadre de la représentation théâtrale. Elle ajoute du relief à l'ensemble, comme les somptueux éclairages d'Erwann Bernard. Habillant la scénographie en apparence toute simple mais polyvalente de Jonas Veroff Bouchard, ils jouent de couleurs saturées, pleines. L'espace lui-même gagne en densité.

Le foisonnement qui caractérise le spectacle peut être un peu épuisant : texte chargé, slam, effets de lumière frappants, recours occasionnels à la marionnette, etc. Mais c'est un foisonnement que n'aurait probablement pas renié Lautréamont. Ce qui se pardonne moins aisément toutefois, c'est lorsque le Mal et l'effroi finissent par se banaliser pour le spectateur. Le rythme se perd alors un peu, la représentation donne l'impression de s'étirer. Certaines scènes (celle de l'homme torturé, par exemple) n'ont pas le même impact que d'autres et, surtout, ne suscitent pas le même étonnement chez le spectateur. Mais elles sont peu nombreuses. Cette capacité à étonner est au contraire l'une des forces indéniables de cette production. Spectacle exigeant, à mille lieues des relectures racoleuses, pseudopédagogiques des « grands classiques » qui visent à séduire les milieux scolaires, *Maldoror-Paysage* a l'immense mérite de proposer une lecture de son temps d'un texte au demeurant intemporel. ■